

FRÉDÉRIC FAURITE

FIARZ

CHANGER LE MONDE
DÉPEND D'UN REGARD...



Frédéric Faurite

Tiarz

© Frédéric Faurite, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5238-3

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture réalisée par Anne-Sophie Hennicker
Illustrations internes réalisées par Frédéric Faurite

Tous mes remerciements à Maritza Jaillet pour son regard vigilant et ses bons conseils.

Un grand merci à Anne-Sophie Hennicker pour la qualité de nos échanges et la beauté de son travail.

L'auteur remercie du fond du cœur tous les lecteurs qui auront eu la curiosité de s'aventurer entre ces pages.

À mes amis, dont les rires et les noms résonnent au fil de ces pages.

À mes parents, pour leur soutien sans faille malgré les cauchemars littéraires que je leur fais subir depuis des années.

À ma femme, pour sa présence et sa patience avec un mari plus original dans ses romans que dans ses cadeaux de Saint Valentin.

À ma fille qui lira un jour ces lignes en comprenant pourquoi son papa disparaissait si souvent dans son bureau.

Chapitre I

FAUX AMIS, VRAIS ENNUIS

Tout commença par une injustice. Banale en apparence, mais lourde de conséquences. Car un cœur de douze ans bat et ressent avec davantage d'intensité. Et les injustices les plus anodines constituent d'infâmes trahisons, surtout si elles sont commises par des proches.

Ce jour-là, des nuages gris et pesants défiguraient le ciel de Provence. À la limite du grotesque sur l'azur unique. La chaleur se cramponnait à la dernière semaine d'août, luttant contre cette fatalité qui ramène septembre et ses caprices. Nul ne se faisait d'illusions quant à l'issue de l'affrontement, à part peut-être Baptiste Morvan. Sous ses boucles châtaines et ses yeux noisette pétillants, le garçon arborait le lumineux sourire de ceux qui croient en un été éternel.

En alliant chance et vigilance, on pouvait apercevoir l'adolescent à La Ciotat. L'espace de quelques secondes. Poursuivant le soleil. Dans le labyrinthe blanc de ces lotissements où même la plus étroite des rues est qualifiée d'« avenue ». Parmi les allées parfumées du parc du Mugel. Sur les sentiers tortueux des pinèdes environnantes.

— Un véritable lièvre, ce pitchoun¹ ... soupiraient les placides Ciotadens.

Baptiste mettait toute son énergie dans la moindre activité qu'il entreprenait. Se serait-il modéré s'il avait su que sa partie de football d'aujourd'hui tournerait au drame ? Difficile à dire... Les conditions de jeu déjà défavorables lui apparaissaient comme autant de défis à relever. Le terrain ? Une friche pentue et caillouteuse à l'intersection de l'avenue du Capitaine Marchand et de l'avenue du Mugel. L'équipe adverse ? Des ados plus grands, plus forts et en surnombre. Son unique équipière ? Noémie, sa petite sœur de neuf ans.

Non, Baptiste ne renonçait pas. Même menacé par un ballon tiré à pleine vitesse ! Le projectile fendit l'air si vite que le garçon ne parvint qu'à le ralentir lorsqu'il lui laboura le torse.

— Attrape-le, Noémie !

La fillette eut le temps de lui lancer un sourire complice avant de plonger sur

la balle et de la bloquer à quelques centimètres des cages, délimitées par deux tas de cailloux.

— Bien joué ! la complimenta brièvement Baptiste avant de reporter son attention sur leurs adversaires.

Depuis l'autre bout du terrain, Kylian alias « Bulldozer » les contemplait avec une arrogance mêlée d'agacement. L'adolescent devait son surnom tant à sa corpulence qu'à son caractère autoritaire. Régnant en maître sur le quartier, il supportait mal d'être tenu en échec par deux mioches qui n'étaient même pas du coin. Son équipe ne parvenait pas à inscrire le moindre but, malgré les efforts de ses amis Solal et Théo. Leurs cheveux, respectivement bruns et roux, sculptés en crêtes, semblaient pourtant présenter un avantage aérodynamique... Le duo de comparses multipliait les tentatives. En vain !

Rien ne déstabilisait cette blondinette déterminée qui bondissait dans tous les sens, épaulée à merveille par son frangin, à la coupe d'épagneul d'eau irlandais, dont la course légère donnait l'impression qu'il était présent en deux voire trois exemplaires sur le terrain.

— Qu'est-ce que vous en dites ? leur lança Baptiste. On se défend bien pour des gamins, non ?

Les trois intéressés se renfrognèrent et les deux faire-valoir adressèrent un regard questionneur à leur chef. La situation était grave ! Un match qui avait commencé comme une rigolade... Parce que seuls les deux plus jeunes avaient apporté un ballon... Maintenant que la partie tournait à l'humiliation, il s'agissait pour les grands de s'en sortir sans y laisser trop de plumes.

— On fait quoi, Kylian ? lui lança Théo.

Du haut de ses quatorze ans et de son mètre soixante-treize, fort de ses soixante-quinze kilos, le chef avait une pleine confiance en ses capacités physiques et une farouche envie de défendre sa réputation auprès de sa bande. Sa main aux doigts charnus se dressa soudain.

— Une seconde ! On doit mettre au point une stratégie...

Un brin moqueurs, Noémie et son frère les virent se regrouper pour tenir conciliabule.

— Tu crois qu'ils vont abandonner, Titi ?

— Ce n'est pas le genre de Bulldozer. Profitons-en pour souffler, on risque

d'en avoir besoin.

Si seulement Sophie, Karim et Marc se trouvaient avec nous ! Avec les copains, on aurait plié le match en moins de dix minutes et on serait peut-être déjà en train d'aller nager...

Ce moment de répit laissa au garçon le temps de goûter à la joie d'être là, avec pour seule distraction de courir en s'emplissant les poumons d'air marin. Tous les ans, ses parents s'arrachaient à la douce torpeur estivale du Finistère pour un voyage en direction des chaleurs du Sud. Les quatre membres de la famille Morvan embarquaient dans leur monospace Citroën dont les kilomètres se chiffraient en centaines de milliers. Francis, le paternel, prenait toujours cinq minutes pour consulter une carte routière comme s'il avait oublié l'itinéraire tandis que sa femme Sandrine choisissait quels CD défileraient sur l'autoradio, alternant Tri Yann, Hugues Aufray ou encore Graeme Allwright. De son côté, Noémie jouait avec le petit chat qui lui tenait lieu de doudou, chantonnait au rythme de la musique ou dormait. Baptiste se jugeait un peu trop vieux pour roupiller alors que la contemplation du paysage avait tant à offrir et il gardait sous la main un ou deux albums de bande dessinée en cas de lassitude. Feuilletter un *Thorgal* ou un *Blueberry* constituait l'assurance de s'évader plus loin et plus vite encore.

Malgré toutes ces occupations, le voyage était long et entrecoupé de multiples arrêts : passages aux toilettes, repas, jeux, rapides détours ou visites touristiques... Un périple habituel et sans cesse renouvelé. Une aventure de chaque instant pour parents et enfants. Une épopée familiale riche en émotions et en images qui se concluait dans la fatigue et le plaisir : cette joie d'arriver enfin à destination ! Baptiste et Noémie bondissaient hors de l'auto en poussant des cris exaltés, sous l'œil amusé de papa et maman Morvan. Sans mot dire, ceux-ci échangeaient un furtif baiser, valeureux capitaines de voiture se félicitant de s'être relayés pour mener à bon port leur vaisseau sur roues.

Deux êtres hors du commun et presque hors du temps les attendaient avec des embrassades, des sourires et un succulent repas.

— Vous avez encore poussé, les enfants ! s'extasiait Mamicha, forte de son superpouvoir oculaire de mesure de taille au centimètre près.

— Mais vous êtes pâles comme des fromages frais ! plaisantait Papicha en leur ébouriffant les cheveux. Vous n'avez pas de soleil dans le Grand Nord ?

Mamicha et Papicha – plus connus de l'État civil sous les noms de Paule et Georges Ribes, parents de Sandrine – habitaient dans une confortable maison blanche située dans l'Impasse du Mugel. À l'intérieur de cette bâtisse douillette et inondée de lumière, des générations s'étaient succédé, laissant derrière elles une profusion de souvenirs et de bibelots. Baptiste et Noémie passaient de longues heures à explorer les placards et le grenier, découvrant sans cesse de nouveaux trésors : jouets d'un autre siècle tels que le Télécran², livres jaunis aux aventures avides d'être lues, instruments de navigation venus d'ancêtres mystérieux... Un jour, les mains des deux enfants se posèrent même sur de vieux cahiers scolaires où s'étalait l'écriture appliquée de leur maman. Cahiers bien vite récupérés par leur propriétaire, cela va sans dire.

Un jardin, aussi verdoyant que le permettait le climat, entourait la propriété et s'ouvrait sur la colline. Quelques dizaines de mètres plus loin, s'étirait la grande bleue dont les flots parsemés de perles solaires taquinaient les parois rocheuses. Si, par beau temps, les vagues caressent le rivage, la Méditerranée sait aussi se montrer capricieuse quand on lui retire le soleil. On la voit alors s'agiter avec énergie jusqu'à ce que revienne cette lumière qui n'appartient qu'à elle.

Baptiste adorait se promener le long des falaises Soubeyranes, plus hautes façades maritimes de France, muraille titanesque vers le cap Canaille de Cassis. Depuis ces crêtes imprenables, le garçon se plaisait à humer les mille senteurs de l'éternel dialogue entre la terre et la mer. Vers l'ouest, on pouvait contempler le contour sinueux des calanques reliant Cassis à Marseille. En tournant la tête, le regard embrassait toute la baie de La Ciotat, les arches blanches du chantier naval et, surtout, l'éperon rocheux du Bec de l'Aigle qui semblait en permanence sur le point de s'envoler vers l'horizon. Exactement comme le grand condor mécanique et scintillant piloté par Esteban, Tao et Zia dans *Les Mystérieuses Cités d'or*³ ...

— On est prêts ! annonça soudain une voix forte, arrachant l'adolescent à sa rêverie.

Bulldozer et ses deux lieutenants s'étaient repositionnés sur le terrain. Tous paraissaient confiants. Peut-être même un peu trop. Baptiste n'aimait pas le sourire qu'il lisait sur les lèvres de son principal adversaire. Il se fustigea de ne pas avoir tendu l'oreille pour saisir un mot ou deux de leur stratégie. Comment anticiper à présent ?